

20 ans de laideur pour une nuit de plaisir

Nouvelle lauréate du concours de nouvelles - Mention Polar Derrière Les Murs de Quais du Polar 2024

Nous sommes le 15 juin. Je viens d'effectuer vingt ans de placard et aujourd'hui, j'ai quarante ans. J'emprunte, non sans une certaine émotion, ce long couloir qui mène vers le chemin de la liberté. Enfin libérable ! Les portes du pénitencier se ferment derrière moi, et en guise de mes vingt années de bons et loyaux services, je reçois de la part du geôlier un « bon courage, mon gars ». Sous le bras, mon sac de déménagement avec simplement un nécessaire de toilette et quelques habits que j'ai juré de brûler dès ma sortie, tirant ainsi définitivement un trait sur le passé.

À cet instant précis, une seule chose m'obsède : tirer sur une sèche, descendre plusieurs chopes de bière et baiser comme un porc. Putain, quelle triste réalité est ma vie.

Je vois apparaître au bout de l'avenue un car venant dans ma direction. Surtout ne pas le louper, il est le seul de la journée d'après les matons. Il se rapproche, j'aperçois le numéro en haut du pare-brise, c'est le 15... Comme celui de ma liberté – curieux destin ! À ce qu'il paraît, il n'y a jamais de hasard ! Je lui fais signe de stopper. Une fois de plus, une porte s'ouvre, à la différence que celle-ci a une saveur particulière. Elle est le point de départ d'une nouvelle vie et celle-ci démarre à Jacksonville, à 30km d'ici et qui, d'après le chauffeur du bus, saura me donner une pleine et entière satisfaction en rapport à toutes mes demandes primaires qui n'ont pas l'air de le surprendre outre mesure. Il faut dire qu'il fait la navette depuis plus de vingt ans. A raison d'un détenu par semaine, je n'échappe pas à la coutume de l'enfermement de l'intérêt primaire qui sommeille en chacun de nous, nous les hommes...

Je regarde une dernière fois s'éloigner dans l'immense rétroviseur intérieur du car mon ancienne pension, celle qui a voulu me garder jalousement sans rien dire, pendant toutes ces années, où je n'ai cessé de clamer mon innocence en secret. Je ne garde pas en mémoire de cette vieille dame lugubre que son aveuglement et sa surdité face à mon désespoir de n'être pas pris en considération. Alors, je lui fais la

moue en lui tournant le dos, je la fixe dans un reflet du miroir mettant ainsi une distance à jamais entre elle et moi.

Maintenant, que j'arrive proche du centre-ville, le chauffeur me lance un appel et m'indique du doigt un lieu propice à mes envies du moment. Le Gibar-Palace ; un dessin sur la vitrine de l'enseigne en dit long sur le style du bar... Tout à fait ce qu'il me faut. À côté, se trouve un bureau de tabac. Je fouille dans le fond de mes poches, espérant trouver un peu de monnaie pour payer ma course au chauffeur. Dans un élan de générosité, il m'avise de garder le peu d'argent qu'il me reste à d'autres fins et me souhaite à son tour bon courage. Décidément, les habitudes ont la vie dure. Quoi qu'il en soit, j'apprécie le geste, et après une poignée de main franche, je m'empresse de traverser la rue pour retrouver enfin le plaisir éphémère d'une bonne blonde lardée sur un banc devant la boutique, profitant d'un soleil radieux. J'aspire à fond jusqu'à tousser. Ma gorge me fait mal instantanément. J'aimerais pouvoir cracher mes poumons. Ces clopes me rappellent ces soirées près de la cheminée avec la belle Alice où l'on fumait comme des pompiers, passant notre temps à refaire le monde dans sa maison près du lac Réjean. La nostalgie s'éprend de moi à nouveau :

« Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle est devenue ? »

Tout à coup, sur mon corps immobile, je sens se figer sur moi un regard et je sursaute de peur quand les yeux fous de cette femme d'âge mûr surgissent devant moi.

« Je m'appelle Valérie et toi ?

— C'est Jeck.

— Enchantée, dit-elle. Je t'ai entendu tousser à t'étouffer, c'est pourquoi je te conseille d'inspirer par le nez et d'expirer, dit-elle en soufflant un petit bruit de soupir. C'est ce que je fais pour m'entraîner à maîtriser mes crises de rage. »

Je suis son conseil et elle sourit. Son calme déteint doucement sur moi.

« Que fais-tu à Jacksonville ?

— Je vais au Gibar-Palace, sur les recommandations du chauffeur qui vient de me déposer.

— Oh, je suis désolée de l'apprendre.

— Ah, ça se voit tant que ça que je suis étranger dans cette ville ?

— C'est ok pour moi, dit-elle. J'espère simplement que tu iras mieux après et sache que fumer tue, dit-elle en se retournant pour mettre fin à la conversation. »

Curieuse bonne femme, pensais-je tout en la regardant partir. Une curieuse sensation de déjà-vu brouille mon esprit qui, visiblement, me joue des tours. Qu'importe, j'ai le gosier sec et les couilles pleines, alors j'ai plus de temps à perdre.

Me voici en deux temps trois mouvements assis au comptoir du Palace et je demande une bière pression. Il est 10h, la piste de danse est déjà bien remplie de femmes. Après un demi-verre, mon pouls s'accélère. Bien que mon corps soit totalement rouillé, je n'aime pas danser, je suis totalement dénué de rythme. Donc je bois davantage pour séduire avec mes mots la première qui me regardera. Une jeune femme se déplace vers moi avec un regard de fauve. Elle est rondelette avec des cheveux très courts. Elle porte de petites lunettes et bouge autant qu'un homme. Je n'ai pas le privilège de choisir, alors je m'embarque pour danser avec elle. Elle me prend par les hanches, se mord la lèvre, se colle à moi et je sens monter en moi des bouffées de chaleur. Je lui roule une pelle, et là, elle me repousse brutalement en se tordant le nez et s'exclame à voix haute :

« Beurk ! Tu pues d'la gueule comme un vieux putois ! »

Je suis un peu ivre, mais ma mémoire olfactive m'imprègne d'un parfum qui ne m'est pas inconnu, oubliant pourquoi je venais de me prendre un râteau. Je regarde partir cette jeune femme qui a l'âge d'être ma fille. La tête me tourne, je m'assois un instant afin de reprendre mes esprits. Tout s'embrouille à la vitesse de la lumière, j'ai mal au crâne, le bruit de la musique m'insupporte et dans un réflexe d'instinct de survie, je me lève précipitamment, me réfugie dans un coin plus sombre et je m'assieds à nouveau. L'habitude du taulard de se planquer pour se faire oublier est omniprésente. Je reprends mes esprits et là, je pousse un :

« Pouah ! C'est vrai que je sens mauvais ! »

Entre l'abandon de douche de ces derniers mois, des habits lavés à la va-vite et l'imprécation de l'humidité permanente de ma cellule et tout cela conjugué à ma transpiration due à la montée d'adrénaline. Curieux mélange...

Je change mes plans et demande à la serveuse du bar une chambre avec baignoire.

« Une masseuse en plus vous ferait plaisir ? me demande-t-elle.

— Merci. »

Je décline l'invitation pour le moment et m'empresse de rejoindre la chambre qu'elle vient de m'indiquer. La numéro 15 au fond du couloir avec une vue sur le quartier jonché d'étals de fruits et légumes, d'habits de saison. Plus loin, des outils prennent place sur des présentoirs au milieu du trottoir. Au beau milieu de tous ces commerces, trône une agence immobilière. Cette petite ville me donne à penser qu'il y circule un petit air de je ne sais quoi, où il est fait bon vivre...

En deux temps trois mouvements, il ne m'en faut pas plus pour faire couler mon bain, quitter mes habits, attraper une savonnette et plonger dans cette baignoire qui me tend les bras. Quel délice, je saisis une clope, m'allonge et me mets à penser à cette fameuse nuit, il y a vingt ans déjà...

De cette nuit où le temps s'est arrêté. Nous parlions la même langue lorsque nous ne parlions pas. Quand nous tirions les rideaux noirs, quand nos corps sombres étaient l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, occultant toute forme de lumière. J'avais envie d'être dans cette chambre noire avec Alice toute la nuit pour la vie, dans l'obscurité pour toujours. Mais le soleil de minuit était devenu trop fort ce matin-là. L'œuvre du malin avait encore frappé et je me sentais bien seul et désemparé au petit matin ! Après l'embrassement de cette folle nuit passée, les draps s'illuminaient d'un rougeoiement si intense qu'il ne faisait qu'un avec le plancher, lui aussi immaculé de cette couleur indélébile qui collait à mes pieds à chacun de mes pas nus, découvrant cette mise en scène macabre à un détail près ! Il manquait l'essentiel... Alice ! J'étais le seul capitaine d'un navire à la dérive. Je hurlais son nom dans toute la maison et à l'extérieur, mais en vain. Aucun écho en retour, aucune trace d'elle, simplement le souvenir d'un homme en uniforme muni d'une casquette au bout de la propriété, c'était le facteur. Je le vois encore posé devant moi, immobile, tétanisé par la peur, son regard vide fixait mes pieds nus ensanglantés. À ce moment-là, la peur m'enivrait, la folie s'emparait de moi, je me souviens avoir saisi les épaules de cet homme pour lui demander son aide. Mais apeuré par mes mains remplies de sang et vraisemblablement par mon comportement qui venait percer le silence si favorable en ces lieux, il a fait demi-tour à la manière d'un soldat et détalé à la vitesse d'un lièvre.

Un bruit sec et franc rythmé à l'allure d'un métronome me réveilla de mes songes. Le temps pour moi de saisir mon peignoir, et la porte d'entrée de ma chambre s'ouvrit.

« Que fais-tu là, demandais-je à cette jeune femme qui n'était autre que ma cavalière, celle qui m'avait mis en boîte quelques heures auparavant.

— Je suis venue m’assurer de ton bien-être et en particulier de ton haleine, histoire de reprendre notre conversation là où on l’a laissée.

— Toi au moins, tu ne manques pas d’air, rétorquais-je ! »

Maintenant, que j’avais refait surface, elle me paraissait encore plus jeune que dans mon souvenir malheureux.

« Je te remercie pour tes services, mais tu pourrais être ma fille et les traces d’acnés laissées sur ton visage me laissent à penser que tu sors tout juste de l’adolescence !

— Vieux con, me répondit-elle en tournant les talons et s’enfuyant en pleurant. »

Blessé dans mon orgueil de mâle, je n’ai pu m’en empêcher et en même temps, c’est vrai que c’est une gamine ! Tout va beaucoup trop vite à mon goût depuis ma sortie de prison, je me sens oppressé. Je dois prendre l’air. Et en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, j’étais déjà dehors dans cette rue où donnait la fenêtre de ma chambre. La curiosité me poussa vers cette agence immobilière. Des maisons plus belles les unes que les autres s’empilent sur cette vitrine. Une, toutefois, retient mon attention en particulier. Planquée dans un coin, comme si l’on devait ne pas la trouver. Je m’approche davantage car la photo est plus petite que les autres et légèrement floue. Mais à ma grande stupéfaction, je crois la reconnaître et, en lisant l’adresse de l’annonce ; 15 rue du silence, je m’exclame à pleins poumons :

« NOM DE DIEU ! »

La maison d’Alice était en vente, c’était irréel ! J’allume une cigarette et au même moment une voix m’interpelle : « Vous savez que fumer tue ? ». Je me retourne.

« Et oui ! Encore moi... dit-elle, surpris ?

— Non pas vraiment, la ville n’est pas si grande, répondais-je à la volée...

— Alors... soulagé ? me demanda-t-elle d’un ton sec comme si c’était ma propre femme, jalouse et folle de rage à l’idée de me surprendre en flagrant délit d’adultère. »

Je lui réponds du tac au tac en assurant mes arrières et lui insuffle qu’elles sont beaucoup trop jeunes à mon goût, ce qui me pose un problème de taille.

« Lequel ? me demanda-t-elle »

Je lui explique afin de ne pas perdre la face qu'au regard de l'heure, je souhaite davantage me soulager pour reprendre votre expression de quelques dollars afin de me sustenter d'un bon bifteck avec sa garniture de frites.

« Si vous avez une bonne adresse à me proposer, je veux bien réserver pour deux personnes. Que pensez-vous de ma proposition ? »

Elle était désarçonnée face à tant d'aplomb. Je venais de marquer un point. Elle bafouille quelques secondes, se reprend et m'assigne à tenir mes engagements sachant qu'elle connaît une bonne table.

« Rendez-vous à 20h devant mon agence, me dit-elle.

— Votre agence vous dites !

— Tout à fait.

— Soyez sans crainte, je répondrai à toutes vos questions pour l'une des maisons qui serait susceptible de vous intéresser devant une bière au *fast-food* de ce soir. Pour l'heure, je vous laisse, un rendez-vous m'attend.

— Fuck ! je m'exclame »

Le stress, tout à coup, vient m'étreindre le ventre. Mon premier rendez-vous galant en vingt ans. Qu'est-ce qui m'a pris ? Sursaut d'orgueil certainement. De prime abord, je ne peux pas dire que sa beauté soit contagieuse, en revanche son caractère bien trempé et son charme le sont davantage. Et cette brûlure en guise de cicatrice éparpillée ici et là sur son visage, masquant mon sentiment de l'avoir déjà vue, mais lui confère un je ne sais quoi donnant ce charme certain qui pique ma curiosité. Je sors une clope, puis une deuxième et reste planté comme un con devant la vitrine avec cette maison blanche qui me fixe.

Je traverse l'avenue, rentre dans ce bureau postal et commande enveloppe, timbre et papier à écrire. Je m'empresse de retourner à ma piaule, évitant du regard la jeune pubère qui manque de m'interpeller à nouveau tellement mes pas sont rapides. Il me reste une heure avant mon rendez-vous, juste le temps nécessaire pour rédiger mon courrier.

Cher Fantôme,

Je m'appelle Jeck, j'ai 40 ans. Je suis l'ami d'Alice, la propriétaire de cette maison où devrais-je dire, l'ex-propriétaire puisque j'apprends par l'intermédiaire de Valérie, cette femme qui tient l'agence immobilière à Jacksonville, que cette dernière est mise en vente. De passage dans la région, j'aimerais me poser et pourquoi pas m'y installer. J'envisage de la visiter avec l'espoir pourquoi pas de l'acheter. Je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis de nombreuses années, peut-être en aurez-vous de votre côté. On m'avait dit qu'elle avait disparu sans laisser d'adresse, sans doute, pouvez-vous de votre côté me renseigner ? J'ai hâte de visiter votre maison.

À très vite,

Jeck.

PS : Si le destinataire reste fantôme remettre la lettre à Mister Jim, le facteur du comté. Merci.

C'est le temps pour moi d'enfiler la seule chemise potable et propre qu'il me reste, de badigeonner le dessous de mes aisselles avec la savonnette et de m'emparer de l'enveloppe timbrée et de son contenu et me voilà parti à mon rencard.

Nous étions tous deux à l'heure, un peu sur la réserve, à la mine de deux ados timides d'un premier rendez-vous amoureux.

« Le fast-food est à 200 mètres, me dit-elle, tu pourras même poster ta lettre juste avant. Il y a une boîte si tu le désires.

— Merci pour l'info. »

La montée de l'avenue se fait dans un silence de plomb. Aurait-elle lu l'adresse sur l'enveloppe ? J'espère que non. Au moment de la poster, elle s'exclame et dit :

« De la famille à rassurer l'étranger ?

— Plutôt à retrouver, répondais-je le plus naturellement possible. »

Après s'être installés au comptoir, je nous commande deux bières.

« Une brune, me somme Valérie, je déteste les blondes !

— Va pour les brunes alors ! Un léger rictus illumina son visage. À quoi trinque-t-on, lui dis-je ?

— À l'amour, me dit-elle. »

Et en une lampée, nos deux verres étaient déjà vides. Je lui prédis que l'amour a de très beaux jours devant lui vu la descente rapide de nos deux verres. Cela me replonge aussitôt dans le passé.

« Dis-moi, Jeck, c'est comment la prison ?

— On peut dire que tu vas droit au but toi ! C'est ta façon, sans doute, de mettre tes clients à l'aise, certainement à cause de ta déformation professionnelle, j'imagine !

— Excepté, réplique-t-elle, que tu n'es pas un client.

— Tu me vois rassuré alors ! »

Un combat s'installe entre nous deux, une sorte de jeu auquel je m'attelais avec Alice devant une bière.

« Cela ne t'ennuie pas si je ne te réponds pas ? En revanche, fais moi rêver avec cette maison si tu me permets.

— Tu veux savoir quoi au juste ?

— Pourquoi est-elle en vente seulement maintenant ?

— Qui te dit que l'annonce est récente ?

— Pas faux. Alors ? lui dis-je.

— Alors quoi, me dit-elle ?

— Ok, j'ai compris. Tu ne lâcheras rien tant que je ne t'aurai pas répondu.

— Très bien. »

Je décèle ce sourire de vainqueur. Qu'importe, j'abdique...

« Sache que j'ai 40 ans et on dirait que j'en ai dix de plus. Cela te donne une idée de ce qu'implique l'enfermement, seul le mental me donnait la force de survivre pour apprécier à juste valeur le moment où je me retrouverai devant une belle côte de bœuf en bonne compagnie.

- Je suis désolée, dit-elle...
- Faut pas ! rétorquais-je.
- Si. Je me sens un peu responsable.
- Ah bon ? Et en quoi je te prie ?
- De ne pas avoir retiré à temps l'annonce de cette maudite maison qui gît sur cette vitrine depuis cinq ans déjà par exemple.
- Ne sois pas si dure avec toi, regarde, tu es sur le point de la vendre !
- Qu'est-ce qui te motive autant à la vouloir ?
- La région et le côté rustique et isolé de celle-ci je présume.
- Ne te moque pas de moi s'il te plaît. Il y a autre chose qui te motive ?
- Je te rappelle, Valérie, que tu me dois une réponse maintenant que j'ai répondu à ta question.
- C'est vrai. Quelle est-elle ?
- Sur la photo, elle semble manquer d'entretien, les proprios sont-ils toujours vivants ?
- En quoi cela t'intéresse-t-il ?
- Simple curiosité...
- Ne te fous pas de ma gueule !
- Je commence à comprendre pourquoi tu n'arrives pas à vendre si tu te comportes de la sorte à chaque question de client potentiel ! En revanche, je me demande pourquoi cela te rend si nerveuse... Désolé, toutefois, si je t'ai froissé ! Il est vrai que je n'ai plus trop les codes sociaux...
- Ce sont des Marlboro que tu fumes ? me demande-t-elle
- Ouais.
- Donne-m'en une s'il-te-plait !

— Mais tu fumes ?

— M’emmerdes pas avec tes questions. »

Elle se lève et me tend la main, abandonnant sa côte de bœuf à moitié grignotée et me presse de la rejoindre à l’extérieur pour en griller une à l’abri des regards indiscrets. On s’assied sur les deux seules caisses restantes de la terrasse, face au soleil couchant. Après quelques secondes de silence, elle me fixa dans les yeux, l’œil légèrement larmoyant et me déroula ces quelques mots.

« Il faut que tu saches qu’il y a environ cinq ans, une jeune fille a été retrouvée à moitié nue et laissée pour morte dans cette maison, peu de temps après que l’enquête menée à l’époque par le commissaire Magellan soit définitivement enterrée faute de preuves.

— Quelle enquête, dis-je ?

— Ne m’interromps pas, je te prie !

— Désolé ! »

Je suis très mal à l’aise de faire semblant de ne pas savoir, mais en même temps, je dois poursuivre mes investigations si je veux pouvoir un jour faire rouvrir le dossier. Valérie m’informe que la jeune femme en question est âgée d’une vingtaine d’années aujourd’hui et que, visiblement au contraire de ce que la police aurait pu croire, elle n’a pas été abusée.

« Et où est-elle à ce jour ?

— Elle réside en ville et tu as certainement dû la croiser puisqu’elle travaille au Gibar-Palace. »

Des frissons me parcourent le corps.

« Comment s’appelle-t-elle ? lui demandais-je

— Aline. Tu l’as croisée ?

— Je ne sais pas, dis-je avec un air bête, manquant de m’étouffer à nouveau avec une clope. »

Je détourne la conversation en lui demandant ce qu’elle faisait là-bas.

« Elle ne se souvient de rien, a-t-elle dit à la police. Amnésie totale fut la synthèse du docteur de l'époque. Le commissaire était fou. Deux homicides au même endroit et aucun d'eux résolu, sa carrière brisée, il ne s'en est jamais remis.

— Tu comprends maintenant pourquoi personne ne veut de la maison ?

— Tu parles d'un merdier, ne sachant que dire sur l'instant...

— Toujours partant pour la visiter, me demanda-t-elle avec ses yeux brillants ?

— Je ne crois pas aux malédictions, alors il m'en faudra plus pour me décourager. »

Dans un sursaut maîtrisé, elle se leva de sa chaise, me remercia pour cette soirée, m'invita à prendre rendez-vous pour la visiter à l'agence pour la fin de semaine. Je suis dans le brouillard et lui fais signe de la tête que oui. Dans le même temps, je la saisis par son avant-bras en lui posant une dernière question :

« Que veux-tu encore ?

— Connais-tu les anciens propriétaires ?

— Désolée, mais cela fait deux questions, la prochaine est pour moi, tu te souviens ? Mais je suis une bonne joueuse, celle-ci s'annule, car je crois que tu connais déjà la réponse, n'est-ce pas ? » me dit-elle en tournant les talons et filant dans cette rue à peine éclairée rejoignant son appartement.

C'est habituel chez elle de partir comme une étoile filante. Je rentre régler ma note et descends une dernière bière avant de sortir et de me jeter une dernière sèche tout en descendant l'avenue. Les questions fusent dans ma tête. Elle avait l'air certaine que je connaissais la réponse. Pourquoi tant d'assurances ? Et comment pouvait-elle en être aussi sûre ?

Pour l'heure, il me faut retrouver mon pieu, les émotions pour une première journée m'ont crevé. Je traverse le bar-hôtel. Tout est calme et ma tigresse a disparu. Toutefois, je croise la patronne dans les escaliers et lui demande qui est Aline. Surprise, elle répond que si je n'ai pas eu le temps de lui demander, c'est que l'on devait être bien occupé. Merde, oh *fuck* ! La gamine, *oh my god* ! Pourquoi elle ? Pourquoi moi ? Il est vraiment temps et nécessaire que je dorme. Demain, je déménage avant que les problèmes ne surviennent. Cette fille pourrait me foutre dans la panade.

Le matin venu, la gueule de bois me guettait, l'haleine fétide me dégoûtait et l'odeur du tabac froid sur la chemise dans laquelle je me suis endormi me donnerait matière à vomir. Il fallait mon café pour décoller, alors je descends au bar et commande un café noir. Tout à coup, surgit de nulle part ma glue de la veille.

« Alors, me dit-elle d'un air dédaigneux, ma mère baise bien non ?

— Tu vas me foutre la paix une bonne fois pour toutes ? Je ne suis pas ton garde-chiot. Trouve toi un autre sur qui te défouler. Et puis de quoi me parles-tu ? Qui est ta mère ?

— Celle avec qui tu as passé la soirée hier.

— Quoi ? Valérie est ta mère ? »

Décidément, cette ville est pleine de surprises, me dis-je. Si sa mère apprend que je lui ai roulé une pelle et que d'autres pensées m'ont traversé l'esprit, je ne donne pas cher de ma peau et retour à la case départ. D'autant que sa mère ne me laisse pas indifférent. J'ai l'impression que la journée d'hier se déroule sans interruptions, sans coupure. Pas le temps de souffler, rester en alerte continuellement, en somme le lot quotidien d'un ex-détenu. Il me faut sortir de ce cauchemar et pour cela, je dois revoir Valérie et l'inciter à me faire visiter cette maison rapidement, point de départ d'un amour volé, rempli d'incertitude et d'incompréhension qui s'ensuivit d'une descente aux enfers. Mais qu'importe, elle reste et demeure mon repère, ma boussole et mon embrasement sous toutes ses formes. L'impression inexplicable d'avoir perdu une vie et de l'autre, d'avoir donné sens à une autre vie. Quoi qu'il en soit, les dés sont jetés, plus question de faire marche arrière. Je quitte Aline en douceur et lui insuffle discrètement à l'oreille que j'aimerais l'inviter à son tour au fast-food un de ces soirs pour faire connaissance, en tout bien tout honneur.

« Qu'en penses-tu ?

— Désolée, mais il faut que je réfléchisse et je ne connais même pas ton nom !

— Désolé, moi, c'est Jeck.

— Aline.

— Enchanté Aline. »

Je venais de briser la glace.

« Fais moi signe lorsque tu seras ok.

— Entendu, me dit-elle et elle décampa sur-le-champ. »

Quant à moi, je filais à l'agence. En traversant la rue, je tombe nez à nez avec l'ancien commissaire Magellan qui, visiblement, se rendait au même endroit que moi.

« Quelle surprise de te voir ici !

— Je vous retourne le compliment commissaire !

— Oh non, plus de ça entre nous. Je suis à la retraite maintenant, appelle moi Mike.

— Très bien. Alors que faites-vous là, Mike ?

— Oh, je me rends régulièrement chez Valérie pour suivre l'avancée de la vente de la maison blanche.

— Je vois. Et bien, sachez que je m'y rends également, et à votre grande surprise, je suis un client intéressé par celle-ci.

— Décidément Jeck, tu es un homme plein de surprises ! Tu trouves que tu n'as pas suffisamment payé ta dette ? Et tout ça, en tant qu'innocent ?

— Pardon, dis-je.

— Oui, je peux te faire un aveu aujourd'hui. Je n'ai jamais cru à ta culpabilité même si tout t'accusait à l'époque. »

Le couperet tombe, je suis scié et je décide de ne pas donner suite. J'essaie simplement de garder l'esprit ouvert et de rester focalisé sur ma mission. Arrivé devant la vitrine de l'agence, le commissaire me précède. À notre grande stupéfaction, il y avait un homme qui nous tournait le dos, vêtu d'un uniforme gris, couleur locale des agents postaux du comté, une enveloppe à la main. C'était mon facteur d'il y a vingt ans ! Au moment où Mike présente ses salutations, l'homme se hâte de remettre l'enveloppe à Valérie qui n'échappe pas à la vigilance de l'ex-homme de loi. Pour ma part, j'ai reconnu le courrier.

« Bonjour inspecteur, dit-elle. Oh Jeck, comment vas-tu ?

— Tu es bien loin de ta zone de distribution, dit Mike au facteur.

— J'ai, à ma grande surprise, récupéré dans ma tournée des boîtes postales cette lettre adressée à la maison blanche. N'ayant plus de propriétaire, j'ai pensé la remettre à Valérie, seul lien avec elle.

— Pas faux, et que dit-elle ?

— Commissaire, vous êtes à la retraite, je crois, et l'enquête terminée, n'est-ce pas ?

— Désolé, les habitudes ont la vie dure. »

Je viens de lui échapper belle. Vexé, Magellan s'en va en bougonnant avec des questions en suspens. Le facteur, tout en fixant Valérie des yeux, lui esquisse un mot à peine perceptible, lui donnant un drôle de regard tel un animal aux abois. Il s'en alla aussitôt sans pour autant me reconnaître en me saluant. Machinalement, Valérie ouvre l'enveloppe. Ne se sachant pas menacée, elle se met à la dévorer du regard. Pendant ce temps-là, discrètement, je retourne l'écriteau de la porte d'entrée sur *Closed* ; et actionne le verrou de fermeture pour être tranquille. Elle me donne le sentiment d'un animal sauvage pris au piège. À la fin de la lecture, elle comprend que je suis l'auteur de cette lettre. Pris par l'émotion, elle part en sanglots et s'affale sur le sol. Je la rejoins en une enjambée, mi-penché sur elle pour la saisir et aperçois à l'arrière de son cou dénudé un tatouage, symbole indien de la fécondité, le même aperçu sur le cou d'Aline. Je l'aide à se soulever, nom d'un chien, un vrai poids mort, sans doute le poids de la culpabilité.

Je suis désemparé, car je viens de comprendre. En revanche, ce que je ne pige pas, c'est le pourquoi de cette mascarade et tout ce sang trouvé lui correspondant ? Elle me sert tant qu'elle peut, fuit mon regard, trempe ma chemise de ses larmes qui n'en finissent plus de couler. Je la dirige vers une chaise dans son bureau à l'arrière de la boutique. Je vois une cafetière sur l'étagère, nous fait deux cafés et lui propose un mouchoir en papier pris à la volée sur son comptoir.

« Jeck ?

— Oui.

— Je te dois des explications.

— Cela m'en a tout l'air.

— Alors laisse-moi t'expliquer l'histoire, sans m'interrompre, s'il te plaît.

— Entendu Alice.

— Je peux maintenant ?

— Je crois que oui.

— Ok. »

Je m'installe en face d'elle et lui tient les mains comme pour la soutenir.

« Jeck, le sang trouvé dans la chambre n'est pas le mien, mais celui de ma sœur jumelle. »

Je me fais violence pour ne pas me mettre de colère.

« Ce soir-là, elle est passée à la maison après que nous ayons fait l'amour. Tu dormais et je venais de mettre des bûches de bois dans la poêle. Elle ne savait pas que tu étais là. Elle était catastrophée, elle venait d'apprendre qu'elle avait une tumeur au cerveau, en phase terminale, donnant des crises de rage que je ne lui connaissais pas. Sa tête n'était pas toujours très claire, elle pouvait se mettre parfois tellement en colère... Elle était si agitée que je n'osais pas bouger un ongle, elle me faisait très peur. Elle se dirigea vers les toilettes et te vit par la porte entrebâillée. Elle resta immobile un instant, puis se dirigea dans la cuisine à vive allure. Elle revient très rapidement avec un couteau, m'insulta au passage de salope et partit dans ta direction. J'attrapais dans la précipitation le pic à feu, couru jusqu'à elle et avant qu'elle puisse armer son bras et faire quoi que ce soit, je la transperçais à l'aide de mon pic dans le dos et atteignais son cœur. Ce fut foudroyant. Elle s'effondra sur le lit à côté de toi. L'alcool mélangé à l'herbe avait eu raison de toi. Tout s'est passé très vite, moi-même, j'étais aussi sous l'emprise de l'alcool et du cannabis. il a fallu faire un choix entre l'amour inconditionnel de ma jumelle rendu folle et aigrie par la maladie dans les derniers jours de sa vie et toi, un amour grandissant à qui je venais de donner la joie d'un futur heureux événement. Je le sentais au fond de moi à cet instant précis. De par la situation, mes forces étaient décuplées, alors je saisis dans un ultime effort ma sœur, la porta à bout de bras. Elle me semblait légère, sans doute par la maladie qu'elle m'avait bien dissimulée aujourd'hui, je sentais son squelette, j'étais horrifiée. Je ne savais pas trop où j'allais en sortant de la maison. Je l'ai chargée dans sa voiture et j'ai pris le volant. En route, j'ai croisé le facteur qui démarrait sa journée, il passa à vive allure et me fit signe.

« Merde, me dis-je perdant quelques secondes d'attention, suffisantes pour faire une sortie de route. Après quelques tonneaux, la voiture se retrouva sur le toit en contre-bas d'un fossé, à cheval sur un ruisseau. Les vapeurs d'essence me montaient

à la tête. J'ai dû ramper pour m'extraire, m'imbibant du carburant qui s'écoulait de la voiture. La solution m'était donnée dans une réflexion désespérée. J'allumais mon briquet et le jetais sur la voiture qui s'embrassa à la vitesse de l'éclair tout comme moi d'ailleurs. Le réservoir explosa instantanément et m'éjecta en arrière. Je tombais à la renverse dans le ruisseau et m'évanouit. Non loin de l'accident, alerté par l'explosion et les flammes, le facteur revint sur ses pas. Il était le seul à connaître l'existence de ma sœur et connaissait sa voiture. En me voyant, il comprit la tragédie et m'emmena chez lui. Pour me mettre hors d'atteinte et par amour pour moi. Il s'arrêta en route pour récupérer à la maison le pic dont je parlais en boucle dans mon délire à demi-conscient, seule preuve de l'homicide de ma sœur fantôme. Arrivée devant la porte d'entrée, tu étais devant la cheminée avec le pic, m'a raconté le facteur. Tu l'observais, puis tu t'es précipité en courant vers la sortie de la pièce principale en hurlant mon prénom. Le temps pour Jim le facteur d'atteindre l'extérieur de la propriété. C'est pour cela que tu l'as trouvé au petit matin devant chez nous. Et là, sans que je sois au courant de ce qu'il se tramait, il repartit chez lui pour me déposer et par la même occasion, téléphoner à la police. La vue du pic en ta possession lui avait donné une idée. Il m'avait pour lui tout seul, j'étais défigurée en partie par le feu, il ne me restait qu'à me faire une autre identité. Plus aucun retour en arrière possible. Lorsque je repris mes esprits, il m'expliqua ce qu'il venait de faire pour notre bien soi-disant ! Une envie soudaine de commettre un deuxième meurtre me traversa l'esprit. Mais il fallait que je tienne le coup, car un instinct me disait que de cette nuit, un petit être devait arriver. À ce moment, je ne savais pas encore qu'elle se nommerait Aline ! »

À nous deux Jim, me dis-je, et après...

Centre Pénitentiaire de Saint-Etienne la Talaudière